RELIGIONE E ISTITUZIONI RELIGIOSE
NEL L’ECONOMIA EUROPEA. 1000-1800

RELIGION AND RELIGIOUS INSTITUTIONS
IN THE EUROPEAN ECONOMY. 1000-1800

Atti della “Quarantatreesima Settimana di Studi”
8-12 maggio 2011

a cura di Francesco Ammannati

Firenze University Press
2012
(Atti delle Settimane di Studi e altri Convegni ; 43)

http://digital.casalini.it/9788866551263

ISBN 978-88-6655-126-3 (online)

La Settimana di Studi è stata realizzata con il contributo di:
Ministero per i Beni e le Attività Culturali

La pubblicazione del presente volume è stata realizzata con il contributo di:
Ministero per i Beni e le Attività Culturali

La Fondazione Datini si dichiara fin d'ora disponibile ad assolvere i suoi obblighi per l'utilizzo delle immagini contenute nel volume nei confronti di eventuali aventi diritto.

Certificazione scientifica delle Opere
Tutti i volumi pubblicati sono soggetti ad un processo di referaggio esterno di cui sono responsabili il Consiglio editoriale della FUP e i Consigli scientifici delle singole collane. Le opere pubblicate nel catalogo della FUP sono valutate e approvate dal Consiglio editoriale della casa editrice. Per una descrizione più analitica del processo di referaggio si rimanda ai documenti ufficiali pubblicati sul sito-catalogo della casa editrice
(http://www.fupress.com).

Consiglio editoriale Firenze University Press

© 2012 Firenze University Press / Fondazione Istituto Internazionale di Storia Economica "F. Datini"

Università degli Studi di Firenze
Firenze University Press
Borgo Albizi, 28
50122 Firenze, Italy
http://www.fupress.com/

Printed in Italy
Maria Marta Lobo de Araújo

Les pèlerinages au Sanctuaire de Notre Dame de Porto de Ave
en tant que moteurs de changement : la dynamisation
de l'économie locale (XVIIIe siècle)

Introduction

Créeé lors de la première moitié du XVIIIe siècle, la confrérie de Notre-Dame de Porto de Ave, située dans une paroisse rurale du Nord du Portugal, vénérée la Vierge Marie et a concrétisé un grandiose Sanctuaire qui s'est agrandi au fur et à mesure que les offrandes arrivaient. La croissance des miracles de Notre-Dame a fait augmenter le nombre de fidèles, étant frères ou non. Tous accouraient au Sanctuaire pour demander ou remercier les grâces reçues.

L'expression de l'institution a commencé par être locale, puis elle est rapidement devenue régionale puis nationale. La confrérie recrutait les frères sur tout le territoire continental, voir même au Brésil, où se trouvaient de nombreux hommes de la région du Minho.

Le volume de croyants qui, tout au long de l'année, mais surtout en septembre, date de la fête de la patronne, arrivait au Sanctuaire a engendré la création de structures pour les recevoir. La confrérie a construit les «quartiers», des espaces réservés à l'accueil des pèlerins, mais la propre paroisse avait également des maisons pour recevoir les personnes, moyennant un paiement. Les auberges, les maisons servant des repas, les tentes et la boutique répondaient aux besoins de ceux qui se trouvaient en pèlerinage et affirmaient le volume d'affaire existant autour du Sanctuaire.

La fête et les pèlerinages

Les manifestations festives qui avaient lieu à Porto de Ave ont toujours eu l'initiative de la confrérie et des propres dévots. Elles ont constitué tout au long du siècle des expressions de foi et elles ont engendré d'intenses mouvements de pèlerinage.

La confrérie avait un calendrier festif qui était enrichi de volontés de réalisation d'autres fêtes par les croyants, certaines d'entre elles étant à peine des grands-messes, qui invoquaient un culte ou qui se destinaient à payer des promesses faites.

La plus grande et la plus importante réalisation festive de Notre-Dame de Porto de Ave était le pèlerinage. L'espace se transfigurait et se remplissait de personnes et d'événements, tout en ayant comme épipencre le Sanctuaire et ses alentours.

Le pèlerinage qui s'est réalisée le huit septembre, a eu lieu en 1758 le matin et l'après-midi avec de «l'excellente musique, une procession très solennelle et un grand éclat de tambour et de clairons et la veille de cette grande journée, on lance beaucoup de feu d'artifice et à la fin on enflamme deux châteaux, où l'excellence de la fête compétit contre l'artifice, telle
est la foule qui ce jour là accourt au sanctuaire couvrant les montagnes voisines et les routes sont parcourues avec difficulté, car la foule sert d’encombrement».

À ce moment là, le pèlerinage était encore une petite festivité, mais l'affluence était tellement importante que les personnes se gênaient entre elles, tel qu'il l'est affirmé en 1758. L'exagération des mots signifie à peine une multitude nombreuse qui accourait à Porto de Ave à cette date.

La fête était préparée avec tous les soins possibles, elle se destinait à être vue et elle exigeait une capacité d'organisation de l'institution. Il s'agissait également d'une manifestation de pouvoir très importante. Elle était organisée pour être vue et jouit par les dévots. Au moment du Baroque, cette réalisation devenait un spectacle réalisé de façon grandiose et pour être appréciée. Elle devenait un jeu de rôles apprécié par la foule, en ayant recours à des codes et des symboles et à une profuse activité artistique, associée à la construction des chars allégoriques, aux acteurs de la procession et aux décors nécessaires au déroulement de la fête.

C'était à cette occasion que de plus en plus de dévots affluaient. La plupart d'entre eux était composée de paysans, qui abandonnaient leurs fermes pendant quelques jours pour qu'ils vénèrent en pèlerinage Notre-Dame, se croisant dans le Sanctuaire avec tout type de personnes. Bien que les plus grandes festivités se déroulaient pendant deux jours, la fête se prolongeait quelques jours de plus, car la fête était grande et les croyants venaient de très loin. Étant donné que la neuville précédait le pèlerinage, les dévots commençaient à arriver dès que la neuve débutait.

Le temps de la fête offrait une « rupture de l'homogénéité du temps vulgaire », tout en constituant une discontinuité fondamentale dans la vie des hommes.

Les fidèles arrivaient au Sanctuaire pour accomplir leurs promesses, venant de tout le pays, mais principalement du Nord et du Centre du Portugal et de certains lieux de la voisine Espagne. Ils arrivaient par groupe, fatigués, mais heureux. Ils entonnaient des cantiques et ramenaient leurs offrandes. Ce mouvement de personnes était constant dans les sanctuaires, les chapelles et les petites églises, où leurs dévotions s'exprimaient et participaient à une religion qui avait besoin du contact direct avec le sacré.

Ils effectuaient des marches pendant plusieurs jours par des chemins et des routes qui n'étaient pas toujours sûrs, ils dormaient à la belle étoile ou dans des auberges peu honorables, mais ils accomplissaient l'accord qu'ils avaient conclu avec la Vierge Marie. Arrivés à Porto de Ave, certains occupaient les maisons des «quartiers», alors que d'autres étaient logés chez des habitants par le biais d'un paiement ou dans les auberges qui entretemps apparaissaient dans la paroisse. Cependant, le temps de repos était court. Les pèlerins voulaient être près du sacré et profiter de la fête.

---

3 Actes religieux qui se déroulaient pendant neuf jours.
4 À ce sujet, consulter J. DUQUE, Teologia de Festa em Festa da Teologia, dans « Theológiça », 2e série, XXXI, 1996, n. 2, pp. 223-244.
Des personnes de toutes les classes sociales accouraient à Porto de Ave et en grand nombre. D’ailleurs, l’église n’était pas suffisamment grande pour y accueillir tous les fidèles le jour du pèlerinage. C’est pourquoi, le chapelain Manuel Francisco de Matos, en 1774, a demandé l’autorisation à l’archevêque de Braga, le huit septembre, pour placer un autel «à l’extérieur pour célébrer la Messe le jour en question pour que le Peuple puisse entendre». Après avoir pris en considération ces raisons, l’archevêque Gaspar a accepté la demande pour que les personnes puissent assister à la messe avec davantage de commodité.

Les festivités étaient précédées de la confession, qui se réalisait le cinq septembre, par des prêtres de la localité et des alentours. Le chapelain était chargé d’inviter les prêtres voisins pour ce service. C’était le moment de préparer spirituellement les dévots pour la fête. Le poids de la confession était très important dans la société post-tridentine. Le secret s’imposait au confesseur, ainsi que l’obligation morale de confesser tous les péchés aux fidèles.

Le déplacement au temple pour la retraite spirituelle et la participation à la neuveine et à la confession permettaient la libération des péchés et simultanément la purification de l’âme pour participer à la fête.

Le moment de la procession n’était pas moins important. Le cortège religieux accomplissait un espace délimité au préalable, qui lors de nombreuses années s’est établi unique-ment autour de l’église, permettant un point de rencontre entre la célébration liturgique et la religiosité populaire. Il contenait des chars allégoriques avec des figures allusives aux personnages bibliques et aux saints, faisant place à un défilé soigneusement préparé, où les cantiques et les danses créaient un effet scénique très appréciable par les personnes présentes.

Le Sanctuaire en tant que lieu d’offrande, d’achat et de vente

L’arrivée des dévots transformait l’occasion en un intéressant moment de vente d’objets et de biens de toute sorte. Les besoins de la foule étaient divers et les dévots cherchaient à remémorer la fête avec l’acquisition d’un objet, même s’il était petit. N’oublions pas non plus les tentes qui vendaient de la nourriture. Bien que la population vienne munie de son pique-nique, les hautes températures qui se faisaient sentir ne permettaient pas que celui-ci se prolonge pendant tout le déroulement de la fête. C’est pour cela que le parvis et d’autres espaces contigus se remplissaient de forains qui s’y installaient au préalable. Ils proposaient également les boissons et bien d’autres choses aux fidèles.

Le Sanctuaire devenait un grand marché où tout se vendait et s’achetait, tout en augmentant les niveaux de consommation et dynamisant l’économie de la région. Les commerçants accouraient pour faire affaire, pendant que le Sanctuaire faisait commerce avec les offrandes reçues. L’offrande était très variée, avec de bons prix, tout en étant très attractive.

---

8 Archives du District de Braga, Registo Geral, Livre n° 139, fls. 282v.-283.
9 La durée du pèlerinage n’a pas toujours été la même. Dans les années trente du XXe siècle, il y avait des pèlerinages qui débutaient le 31 août, tout en se prolongeant jusqu’au huit septembre.
12 Nous ne savons pas si la procession a toujours eu le même itinéraire ou s’il variait. Les informations que nous possédons pour certaines années indiquent que'elle se déroulait autour de l'église.
14 Le négoce n'était possible que par le biais du paiement de la location de l'espace qu'ils occupaient, lequel était partagé entre la Mairie locale et la confrérie.
La croyance en Notre-Dame et l'espoir qu'elle aide dans les moments d'angoisse, qu'ils soient majeurs ou mineurs, faisait en sorte que les croyants s'approchent et implorent sa protection. On espérait qu'elle vienne au secours avec sa bonté et en tant que mère de tous, qu'elle soulage leur souffrance, en les aidant à poursuivre le chemin de la vie.

En contrepartie, ils faisaient des « promesses », lesquelles devaient être payées après que la grâce soit reçue.

Toute la région du Minho a toujours été témoin de la croyance au surnaturel et tout comme l'indique Pina Cabral, l'étude des rapports de réciprocité ne se confine pas aux rapports entre les hommes, mais elle s'élargit entre ceux-ci et les « êtres surnaturels » 15.

Les paysans s'approchent des saints avec grande familiarité et ils maintiennent avec ceux-ci un rapport très étroit, tout en leur sollicitant des faveurs, lesquelles se transforment à leurs yeux, en miracles.

La promesse attendait que l'imploration soit satisfaite et elle devait être honorée après sa concrétisation, pour que, lorsque l'heure de la mort arrive, l'âme puisse partir tranquillement. On croyait également que le saint pouvait se venger et, par conséquent, la promesse devait être payée 16.

C'était le moment de se déplacer au Sanctuaire ou de se servir d'un intermédiaire pour « payer la promesse ». Il s'agissait d'un impératif de conscience, qui octroyait davantage de pouvoir au propre saint 17.

Comme gratitude de la grâce reçue, les croyants lui ramenaient les offrandes qu'ils avaient promises.

Ces dons pouvaient être faits publiquement ou de façon subtile, en laissant l'offrande sous le plus complet secret, continuant à être un sujet uniquement entre les concernés : le dévot et la Vierge. C'est pour cette raison que les dons surgissaient auprès de l'image, tout en méconnaissant le donateur. Une troisième option pouvait également arriver, celle que l'on appelle la semi-publique. Bien qu'ils sachent qu'ils étaient observés au moment du don à Notre-Dame, les fidèles préféraient plusieurs fois l'anonymat, ne laissant pas enregistrer leur nom, pour ne pas faire mémoire de leur action.

Pendant le XVIIIe siècle, l'affairement des pèlerins a été impressionnant qui tous les jours de l'année arrivai a au Sanctuaire pour payer leurs promesses. Ils laissaient de l'argent, des vêtements, de la cire, de l'or et l'argent du bétail qu'ils apportaient, des céréales et d'autres biens.

Les vêtements représentaient un des dons les plus fréquemment offerts à Notre-Dame tout au long de la deuxième moitié du XVIIIe siècle.

Les pièces étaient presque toutes usées, mais elles pouvaient également être neuves. Lorsqu'elles n'avaient pas encore été usées, ce qui arrivait très rarement, on utilisait l'expression « toute neuve », pour indiquer qu'elles étaient neuves. Manuel, peintre, a acquêt, en 1780, une chemise en lin pour homme, « toute neuve », pour le prix de 540 réis18.

17 Le travail de José Pinto pour le sanctuaire de Peneda intégré pour l'actualité les motifs des promesses et souligne la maladie comme étant la première raison. Consulter J. PINTO, Os Santos Esperanças, Mas Não Pendam, cit., p. 123.
18 ARCHIVES DE LA CONFRERIE DE NOTRE-DAME DE PORTO DE AVE (ACNSPA), Este livro ha de servir para se estender todas as recordações de dínheiros e peças de ouro, praça e mais treitas 1772-1795, feuille 132. NT : Ancienne unité monétaire du Portugal et du Brésil.

Les vêtements et les étoffes apportés au Sanctuaire étaient décrits en détail. Non seulement les couleurs, mais aussi, dans certains cas, la façon et l'état des pièces.

Lorsque les vêtements se déchiraient et qu'on ne pouvait pas en acheter de neufs, ils étaient fréquemment raccroissés pour pouvoir les porter. Cette réutilisation des vêtements prouve les difficultés pour en acquérir des neufs et la précarité de la vie de la plupart de la population. António Martins da Costa, chirurgien, de l'ancienne commune de Cerva, a offert en 1752 deux jupes, « une en camelot assez usée et une autre en crêpe baeta avec des raccommodages et il a offert également une veste de femme trouée dont le tout a été évalué à quatre mil quatre-vingt». Cet homme, qui n'était pas un dévot commun, a offert également 120 réis en argent.

Les étoffes offertes étaient également décrites, permettant au chercheur de connaître en détail son état. Les mêmes expressions étaient utilisées pour les définir avec précision. L'étoffe en « soie » qui a été vendu à l'épouse de Domingos Pereira, en 1754, était « déjà en mauvais état ».

De l'univers connu des donateurs (5.548 cas), nous avons constaté que les femmes représentaient 57%, alors que les hommes représentaient à peine 43%.

Les vêtements étaient déposés sur une table, tout comme pour les autres offrandes, ou bien remis au chapelain qui enregistrerait certains éléments sur l'offrande et il décrivait la pièce en question.

Après avoir reçu les vêtements, l'institution réalisait une enchère, après que les pièces soient évaluées par des connoissseurs. On procédait à la vente des vêtements et des étoffes sur la table où ils avaient été déposés. En 1752, nous avons l'indication de la vente d'une veste, d'une culotte courte et d'un manteau déposés par Manuel Domingues, et « ils ont été vendus sur la table ».

Les frères cherchaient à écouluer ces biens le plus rapidement possible. Pour cela, nous sommes sûrs qu'ils faisaient une certaine pression sur les donateurs pour qu'ils les achètent.

Bien que le Sanctuaire soit un important centre de pèlerinage, par où passaient des personnes toute l'année, certains vêtements et certaines étoffes n'étaient pas vendus immédiatement.

Lorsque les dons n'étaient pas écoulés, ils étaient exposés dans le temple même. Cette attitude, au-delà d'être pédagogique, car elle encourageait les dévots à offrir, avait également comme but de faire en sorte que les vêtements ne se détériorent pas et se conservent dans de meilleures conditions. Normalement, on exposait les plus grandes pièces, fréquemment des draps.

Pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, les dévots offraient surtout du linge de lit et des vêtements personnels : manteaux, petits manteaux, jupes, vestes, draps, chemises, gilets, tuniques, serviettes, calescons, chaussettes, aubes, pourpoints, castillanes, petites capes, etc.

Les descriptions sur les draps indiquent des pièces simples sans grand détails et de deux ou trois étoffes. Toutefois, certains étaient plus élaborés et possédaient de la dentelle. De tous ceux qui étaient offerts, seul un d'entre eux était bordé, semblant indiquer que les draps bordés n'étaient pas fréquents parmi les paysans.

19 À ce sujet, consulter M.M. LOBO DE ARAÚJO, Rituais de caridade na Misericórdia de Ponte de Lima (séculos XVII-XIX), Braga 2003 (Santa Casa da Misericórdia de Ponte de Lima), p. 275.
20 AGNSPA, Livro do recebimento do dinheiro 1751-1756, fl. 92v.
21 Ibid., fl. 123.
22 Ibid., fl. 148. En 1752, « un drap de ceux qui étaient suspendus » a été vendu. Bien qu'il soit vieux et troué, Teresa, célibataire, originaire de S. Martinho do Campo, l'a acheté pour le prix de 240 réis.
S'en suivent les jupes, les pièces de femme, qui arrivaient au Sanctuaire par le biais de leur propriétaire ou bien d'un membre de la famille.

Étant donné qu'il s'agissait de pièces aux couleurs fortes, les chaplains les décrivaient en détail, arrivant même à fournir des détails pour certaines qui permettaient presque leur visualisation.

La jupe que Rosa Maria, de la commune de Celorico de Basto, a apportée au Sanctuaire, en 1752, était de «printemps rouge avec des branches blanches et très usée». Elle a été achetée par Rosa, célibataire, originaire de Braga, qui a dépensé 7.200 réis. Cette description justifie également son prix élevé. Peu de jupes coûtaient ce montant.

De la description des jupes, on sous-entend des pièces aux couleurs vives, et aux étoffes résistantes et fleuries ou faîtes de tissus façonnés. Elles prouvent le goût des femmes de l'époque, tout en révélant également leurs capacités financières.

Le gilet représentait une pièce très offerte au XVIIIe siècle. Il pouvait être utilisé par l'homme comme par la femme, mais ceux qui étaient déposés à Porto de Ave ont été majoritairement offerts par des femmes. Les gilets ont été les pièces dans lesquelles les chaplains ont le plus investi au niveau de la description de la couleur. Nous méconnaissions les raisons de ce choix, mais elles sont probablement associées au fait qu'elles avaient des couleurs fortes.

En 1753, Mme. Rosa, des alentours de Viana da Foz do Lima, a offert un «gilet de petite cape printanier usé», lequel a été vendu à Bernardo, originaire d'Outeiro, Tâmega, pour le prix de 1.440 réis. L'année suivante, un gilet en soie d'or très usé dont on ne sait pas qu'il l'a offert a été vendu à João da Costa, des alentours de Porto, pour le prix de 2.900 réis.

Lorsque les pièces étaient un peu moins précieuses, les frères essayaient d'obtenir de meilleurs dividendes, en choisissant des stratégies de vente qui permettaient l'écoulement plus simple du produit et, qui permettaient, simultanément, d'obtenir plus de dividendes. Le gilet offert par Joana das Neves, originaire de Valongo, en 1752, était en damas rouge, il était vieux et il a été vendu pour le prix de 320 réis. Avant la vente, «on lui retra la bouteins qui semblaient en argente et une femme originaire de Travassos l'a acheté». Les bouteins seraient, postérieurement, vendus à un particulier ou à un orfèvre.

Les vestes arrivaient en nombre considérable au XVIIIe siècle, ainsi que les habits, disparaissant presque lors de la période suivante, étant portés par les hommes et les femmes. Elles parvenaient par le biais des deux sexes et elles étaient toutes usées. Maria de Araújo, a offert en 1754, une «veste en dama couleur feu pour femme, très usée». Elle a été vendue à João de Sousa Matos, originaire de Braga, pour le prix de 960 réis.

Les pièces offertes n'étaient pas toujours de bonne qualité et certaines étaient en mauvais état. D'autres ont été recyclées et réutilisées à diverses fins.


Lorsqu'elle le pouvait, l'institution valorisait, par la vente, les offrandes. En 1751, le gilet en soie a été vendu à Manuel Fernandes, de la commune de Celorico de Basto, déjà usé, qu'un dévot avait offert. L'institution a obtenu 300 réis de bénéfice. Étant donné que la plupart des personnes était pauvre et vivait difficilement et que les vêtements étaient un bien cher, on achetait ce qu'on pouvait, même si c'était vieux.
La présence de donateurs en tant qu'acheteurs simultanément a été très élevée entre 1751 et 1756. Plus de 60% a racheté les pièces vestimentaires qu'ils avaient offertes. Cette attitude signifie, d'une part, le souhait de soulager l'institution, en lui retirant la charge de la vente, d'autre part, cela suggère que les donateurs ne souhaitaient pas se défaire de leurs vêtements, en les rachetant.

Le Sanctuaire s'est transformé progressivement en une sorte de marché où l'on pouvait acheter à un bon prix, tout en faisant circuler les biens de mains en mains ou en les laissant, après être payés, dans les mains des propriétaires.

L'occasion servait pour tout, bien que le motif de la visite soit fondamentalement de « payer la promesse » ou solliciter une grâce.

Étant donné que les dévots se déplaçaient en groupe, ils faisaient le pèlerinage selon leur dévotion, certains en profitant pour faire des achats. En 1751, plusieurs voisins de la commune de Montalegre sont venus au Sanctuaire. Alors que Bento Gonçalves et Jácome Martins ont donné à Notre-Dame leurs aumônes, certaines femmes qui les accompagnaient, ont profité de l'occasion pour acquérir quelques biens et elles ont acheté un « bonnet en soie usé pour le prix de quatre cent réis et un gilet de printemps pour le prix de deux cent quarante réis »27. Après tout, ce n'était pas si souvent que l'on pouvait faire des achats. La vie des champs n'offrait pas beaucoup de jours de repos et au-delà des allers aux marchés, les sorties se confinaient, fréquemment, aux sanctuaires de leur dévotion.

La présence des habitants de la propre paroisse et, plus particulièrement des habitants de Porto de Ave, est considérable. Sachant de l'existence d'articles diversifiés, les voisins se déplaçaient au Sanctuaire pour s'approvisionner. Parmi les divers acheteurs, nous constatons la présence plus ou moins assidue de certains grâce à la répétition de leur nom João Lopes, de Moreira de Rei, Luísa, de Fontacada, prêtre João de Castro, de João Vieira, António Barbosa, Domingos Machado, Maria Josefa, tous originaires de Porto de Ave, ont été des acheteurs assidus.

Le déjà cité João Lopes, en 1752, une fois pour un drap usé en lin de deux étoffes et, une autre fois pour deux rouleaux de gros lin ; le prêtre João de Castro a effectué des achats entre 1752 et 1756. Il a acheté ou a ordonné à son servant d'acheter un gilet d'étoffe de laine usé, deux gilets en damas bleus très usés, un gilet en damas, une coudée28 et demi d'une lustrine29 bleue, un pourpoint30 pour femme au tissus bleu, un manteau jaune au tissu usé, un pourpoint en damas bleu, une culotte courte à rayures carmin, un manteau pour femme très usé et une jupe en soie tachée. Étant donné qu'il s'agissait de vêtements d'homme et de femme, nous ne savons pas si ce religieux a également acheté des pièces pour les membres de sa famille ou pour ses domestiques. João Vieira a acheté des pièces entre 1751 et 1755. Il a acheté deux étoffes d'étoupe épaisse, deux draps usés, trois morceaux de lin, « des morceaux de draps vieux et déchirés », une tunique en taffetas blanc avec scapulaire bleu, pour enfant, deux morceaux de gros lin, deux rouleaux de lin et un drap : la liste d'articles suggère, très probablement, que cet homme avait une auberge, où il recevait les pèlerins qui arrivaient à Porto de Ave. Maria Josefa a acheté entre 1754-1756 et 1772-1773 un « lin annuel couleur mer », un manteau au tissu provenant d'Hollande avec ruban rouge, un drap de deux étoffes, un drap en lin et un autre d'étoupe de deux étoffes et encore un autre drap de deux étoffes.

Les bigotes du refuge de S. Francisco, de Porto de Ave, ont également profité de la disponibilité des vêtements, surtout du linge de lit, pour qu'elles achètent sans devoir sortir de

27 Ibid., fl. 53.
28 Ancienne unité de mesure de longueur équivalente à 0,66 m.
29 Tissus très luisant.
30 Une sorte de veste courte que l'on portait par dessus la chemise.
la paroisse. Après tout, le Sanctuaire se trouvait tout à côté de leur maison. Elles achetaient des draps et des tissus pour en faire.

L'offrande de bétail symbolisait la fertilité des champs, ainsi que l'accomplissement des promesses associées aux animaux et à leurs propriétaires. Tout comme pour les autres aumônes, le bétail était vendu, mais il était presque toujours acheté par les donateurs. Il s'agissait par conséquent d'une offrande dissimulée, accomplie par la remise de l'argent.

Après être conduits jusqu'au temple, les animaux étaient évalués par deux hommes engagés par la confrérie et, normalement, ils étaient achetés par leurs propriétaires, qui laissaient à l'institution le montant dicté par les spécialistes. Il s'agissait d'une offre en bien qui se transformait en argent.

Pour vendre les animaux, le Sanctuaire organisait une foire. La « foire au bétail », ainsi désignée par les frères, avait lieu sur le « parvis du feu ».

Celui qui n'était pas pratiqué par n'importe quel agriculteur. Il fallait posséder de l'argent pour acheter et disposer de près pour alimenter le bétail. Ces donateurs étaient des agriculteurs, certains d'entre eux riches, qui possédaient de l'argent pour racheter les animaux.

Malgré la difficulté d'amener le bétail jusqu'à Porto de Ave, les paysans qui l'offraient venaient de villages distants. Certains demeuraient dans la commune de Póvoa de Lanhoso, mais beaucoup d'autres habitaient dans les municipalités voisines. Ainsi, ils étaient obligés de parcourir plusieurs dizaines de kilomètres jusqu'au Sanctuaire et, la promesse accomplie, parcourir les mêmes kilomètres, pour retourner à la maison. Ce fait constituait un motif supplémentaire pour que cette offre soit moins expressive en nombre que celle des vêtements de l'or. Le bétail était conduit jusqu'au temple à pied, par des chemins et des sentiers, tout comme cela arrivait normalement lorsqu'il allait à la foire, pour être vendu.

Étant donné que la confrérie ne disposait pas d'ateliers, ni ne souhaitait augmenter son travail avec les soins du bétail, elle recevait l'offrande, s'occupant immédiatement de la transformer en argent.

Lorsque les offrants ne souhaitaient pas ou ne pouvaient pas acquérir les animaux, ceux-ci restaient pour la confrérie et, plus tard, ils étaient vendus ou abattus par l'institution. Parfois, certains animaux ont servi pour l'élevage dans certaines familles de la paroisse, probablement pour en bénéficier. En 1754, la confrérie a vendu « huit moutons qui se trouvaient chez Luis Fernandes, forgeron, pour le prix de 3,600 réis ».

Cette modalité de traitement était très utilisée à l'époque, et elle s'est prolongée jusqu'à nos jours. Elle cherchait à soulager les propriétaires des animaux par rapport aux travaux, tout en permettant aux personnes qui s'en occupaient leur utilisation dans les travaux agricoles et l'accès à un certain bénéfice lorsque des petits naissaient ou lorsque le propre bétail était vendu.

Lorsque personne n'achetait l'animal, car il avait peu de valeur, l'institution était obligée de prendre une décision qui lui soit bénéfique. Elle abattait les animaux et vendait la viande en morceau. La vente de viande au détail s'est à peine réalisée au XVIIIe siècle et elle a été plus fréquente à la moitié de ce siècle. À cette époque, entre 1753 et 1756, à plusieurs reprises, du lard et des langues de porc ont été vendus à des particuliers.

31 Cependant, nous manquons d'informations pour les années comprises entre 1756 et 1771.
33 ACNSPA, Livro do recebimento do dinheiro, fl. 215.
35 ACNSPA, Livro do recebimento do dinheiro, fls. 158, 216v., 339v.
Entre 1751 et 1796 la plupart des donateurs était constituée par des hommes. Ils représentaient 82,9%. La présence des femmes dans cette offrande est réduite et démontre que le bétail était l'affaire du chef de la maison. Cependant, on peut analyser, par le biais de certains registres, que le couple était présent au moment de l'offrande et que celle-ci constituait un don de la famille.

Comme nous l'avons indiqué, la plupart de ceux qui émenaient leurs animaux, finissaient par les racheter, en laissant l'argent au Sanctuaire. Seul 27,1% des animaux ont été vendus à des personnes qui n'étaient pas leurs propriétaires. Les donateurs achetaient à nouveau les animaux qu'ils utilisaient quotidiennement, pour les ramener à nouveau.

Les animaux jeunes constituaient le don principal. Ils sont relatifs à 219 cas et ils représentent 59,3%. Les taureaux et les veaux sont les animaux les plus offerts. Les paysans préféraient donner des animaux qui ne participaient pas encore à l'exploitation des champs, ni ne servaient comme animal tractionneur, car comme ils étaient jeunes, ils étaient par conséquent moins chers. Néanmoins, les vaches et les bœufs représentent des pourcentages inférieurs, justement car ils sont adultes et ils sont plus utiles en termes d'élevage, de bénéfice et de force de traction et, pour cette raison, ils ont un prix plus élevé.

Étant donné que seuls les plus riches avaient des paires de bœufs, seuls quelques uns les ont emmenées à la Vierge de Porto de Ave. Il fallait être un agriculteur riche pour pouvoir les acquérir, même si on ne payait pas comptant, comme nous l'avons vérifié à plusieurs reprises.

Les plus pauvres emmenaient des volailles et, parfois, des animaux ayant peu d'importance économique, mais d'une grande valeur symbolique. Plusieurs femmes n'ont donné qu'un petit poulet, d'autres une poule ou une poule. Malgré le peu qu'elles vendaient, ces femmes ne les rachetaient pas et les laissaient aux frères pour qu'ils les vendent.

La commune de Póvoa de Lanhoso se situe au cœur d'un des centres producteurs d'or du pays, fait qui aide à comprendre le montant considérable d'offrandes d'or données au Sanctuaire.

L'orfèvrerie constitue une activité de tradition dans cette commune, tout en étant l'un de ses principaux secteurs d'activité. Les ateliers étaient des centres producteurs de petite dimension, formant très fréquemment des unités du type familial.

Ces dons pouvaient être acquis par ceux qui les offraient, par d'autres personnes ou par des orfèvres. Lorsque l'on achetait ce que l'on offrait, on était en train de simuler l'offrande d'un bien, qui finissait par se transformer en argent. D'autre part, nous avons vérifié que la plupart des acheteurs étaient constituée par des femmes célibataires. Probablement des personnes n'ayant pas de grands moyens pour acheter des bijoux tout neufs et qui avaient une bonne opportunité pour investir. L'or d'occasion était moins cher et les pièces pouvaient toujours être échangées lors d'une meilleure occasion.

Les personnes qui achetaient l'or qu'il y avait dans le Sanctuaire appartenaient principalement à la paroisse et aux localités proches, des personnes connues par les confrères et qui étaient au courant de l'existence de ces bijoux. Achetés principalement par des femmes, les bijoux étaient probablement pour elles mêmes, qu'elles portaient au quotidien ou pour les fêtes. Ils pouvaient également se destinés

---

36 Attelage de vaches ou de bœufs.
38 ACNSPA, Este livro ha de servir pera nenhuma se ascenteuses de dinheiro e peças de ouro, prata e mais troitas, fl. 34. Antónia, célibataire, originaire de Taide, a Achete en 1773 une croix en or filigrane brésilienne, pour le prix de 3.000 réis, et Maria, également célibataire, originaire de Fontarcada, a acquis une chaîne de la même année, pour le prix de 11.200 réis.
aux membres de la famille : filles, belles-filles ou nièces sont des destinataires possibles. Les filleuls et les servantes recevaient également quelques bijoux.

L’or faisait partie du quotidien des femmes de la région du Minho et, dans tous les groupes sociaux, l’ostentation de quelques pièces était une pratique commune. C’étaient des ornements qu’aucune femme du Minho ne dispensait à certains moments de sa vie : fêtes de famille ou d’amis ou pélerinages.

Il s’agissait d’un accessoire fondamental qui honorait le costume et valorisait son utilisateur et sa famille, car il était synonyme de pouvoir économique. Le costume qui se composait d’or constituait un patrimoine, qui accompagnait les diverses générations du même foyer comme n’importe quel autre bien, car il intégrait le patrimoine de la maison.

Les prêtres étaient d’autres acheteurs. Ils achetaient l’or comme forme de thésaurisation.

L’achat d’or signifiait un investissement dans un bien sûr, en même temps qu’il octroyait du pouvoir et du prestige à la personne qui en faisait ostentation.

Êtant donné que la confrérie n’eut pas tous les dons par le biais de la vente aux particuliers, elle maintenait des contacts avec les orfèvres pour qu’ils les achètent, surtout ceux qui se trouvaient en mauvais état. Êtant donné que les bijoux n’étaient pas achetés par des particuliers, l’or vendu aux commerçants était ensuite fondu pour produire de nouvelles pièces.

Il y eu plusieurs orfèvres en contact avec la confrérie. Le premier que nous connaissons est Manuel da Silva, un homme qui a mérité pendant plus de dix ans la confiance des confrères et qui a négocié avec eux plusieurs fois.

Fréquemment, ils apparaissaient deux fois par an au Sanctuaire pour acheter l’or, principalement celui qui était incapable d’être utilisé, car les pièces étaient aplatis ou cassés.

Ni tous les registres mentionnent la quantité de bijoux donnés par chaque dévot. À plusieurs occasions, il y a à peine la référence du don des perles d’or, en notant l’état dans lequel elles se trouvaient. On vérifie également que chacun donnait ce qu’il avait, démontrant une énorme dispersion dans la quantité de perles que chaque pèlerin apportait.

La précocité et les conditions de vie difficiles faisaient en sorte que chacun donnait ce qu’il avait. Dans les champs, il était habituel que les femmes portent l’or aplati ou cassé : nœuds, boucles d’oreille, boutons, etc. Cet état témoigne leur utilisation au quotidien, le manque d’opportunité pour le réparer et voire même la faiblesse économique pour le faire.

Le bijou préféré des femmes du Minho est la chaîne. Les chaînes sont en or avec lesquelles on peut faire plusieurs tours autour du cou. Elles étaient utilisées avec d’autres ornements, tels que : croix, papillons, lacets ou d’autres pièces.

Les chaînes s’achetaient lorsque l’on obtenait le statut de fille «coquette», c’est-à-dire, au moment où la fille pouvait sortir avec un garçon. Par conséquent, les chaînes apportées au Sanctuaire étaient offertes par des femmes mariées, ou plus vulgairement par leurs maris, probablement accomplissant une promesse de leur épouse, ou des deux.

Plusieurs donateurs ont acheté des chaînes offertes au Sanctuaire. Faire la donation de sa chaîne, le bijou préféré et qui octroie le plus de pouvoir à la femme, était un acte de grand symbolisme et de détachement. C’est peut être pour cela que, ceux qui le pouvaient, le ramenaient à nouveau à la maison, en laissant l’argent comme aumône. Toutefois, beaucoup ont établis des conditions pour cette opération, étant donné qu’ils ne pouvraient pas, à ce moment, effectuer la totalité du paiement.


Pour ornermer les doigts, les femmes du Minho utilisaient des bagues, pas une seule mais plusieurs. De tous les bijoux offerts, celles-ci sont celles qui ont reçu moins de détails sur leur état, prouvant qu’elles devaient être en meilleur état. Elles étaient toutes en filigrane et elles présentaient des pierres de diverses couleurs : blanches, rouges, vertes et jaunes, bien que ces pierres ne soient pas toutes précieuses.

La volonté des croyants s’exprimait dans de nombreux cas, mais la plupart a préféré laisser une totale liberté à la confrérie pour qu’elle fasse de ces biens ce qu’elle veut. Cependant, Francisco Págundes, des alentours de Guimarães, a ordonné en 1775 que le revenu des 30 peces d’or, qu’il a offert, soit appliqué dans les travaux du temple.

Au-delà des offrandes indiquées, nous enregistrons d’autres ayant moins de valeur : vieilles cithares, cannes, épées, bonnets, chapeaux. La confrérie acceptait tout ce qu’on lui apportait, que ce soit de beaucoup ou de peu de valeur. Elle faisait de l’argent avec tous les biens offerts, ceci aidant à mieux comprendre sa rapide croissance et enrichissement. En 1752, elle a vendu un chargement de fruits au Prêtre Manuel António, de la localité d’Aroza, lequel provenait de Vilar de Perdizes et l’un de ces fruits était pourri et écrasé, pour le prix de 840 réis. C’est l’unique référence existante pour une offrande de fruits.

Pour prouver que les devots s’approchaient de la Vierge avec qu’ils avaient, même si ça ne valait pas beaucoup, nous trouvons les dons de deux devots, offerts en 1752. L’un d’entre eux a laissé « un melon », qui a été vendu pour le prix de 100 réis et Manuel Francisco, de Braga a emmené un « panier d’oignons », qu’il a racheté pour le prix de 80 réis. Ces genres agricoles reflètent l’activité à laquelle beaucoup de pèlerins s’adonnaient.

L’autre source de revenus était, au cours du XVIIIe siècle, le don de cheveux. Les femmes apportaient à Porto de Ave leurs tresses. Les cheveux étaient vendus, même s’ils n’étaient pas en très bon état. Ce bien était acheté par des hommes, presque toujours des coiffeurs des localités ou des villes les plus proches, qui les utilisaient à diverses fins.

Les céréales étaient également offertes : blé, mais et seigle. La céréale la plus commune était le blé, étant la plus chère et existante en petite quantité dans la région du Minho. On pouvait s’attendre à ce que la céréale la plus offerte soit le maïs, mais ça n’a pas été le cas. Les devots offraient surtout du blé et ils payaient également leurs promesses par son poids.

Les acheteurs de cette aumône ne se faisaient pas toujours connaître, mais nous savons que, au milieu du XVIIIe siècle, Mariana Gomes, tavernière et voisine du Sanctuaire était une bonne acheteuse. Probablement, elle se ravitaillait dans le Sanctuaire pour la revente. Elle a acheté à plusieurs reprises des boisseaux de grains dans l’église et même cinq chariots de blé, en 1751.

---

41 ACNSPA, Este livro ha de servir para nello se assentarem todas as esculutas de dinheiro e peças de ouro, prata e mais trastes 1772-1795. fl. 30v.
42 Ibid., fl. 83.
43 Ibid., fl. 105v., 195.
44 En 1779, « une tresse de vieux cheveux a été coupée dans ce sanctuaire » a été vendue. Même comme ça, elle a coûté 200 réis. Ibid., fl. 120.
45 En 1793, un peu de cheveux ont été vendus à un coiffeur de Braga. Ibid., fl. 232v.
47 ACNSPA, Livro do recebimento do dinheiro, fl. 54.
**Conclusion**

Transformé en pôle d'affaire, le Sanctuaire de Notre-Dame de Porto de Ave a connu tout au long du XVIIIᵉ siècle un impressionnant mouvement de fidèles qui arrivaient tout au long de l'année, bien que la fête constituât le moment principal de pèlerinage.

La fête représentait la grandiose occasion et, par conséquent, le lieu se transformait en marché qui offrait divers produits aux pèlerins. Les forains venus de diverses régions du pays cherchaient à faire affaire et à augmenter les niveaux de consommation d'une population qui considérait l'occasion propice à l'achat.

Cependant, les produits que les forains ambulants proposaient étaient également vendus dans le Sanctuaire. Les fidèles demandaient et remerciaient les grâces reçues, en apportant divers biens qu'ils achetaient à nouveau fréquemment. Il y avait un marché de bétail, mais le propre Sanctuaire vendait des vêtements, des pièces en or, des céréales et bien d'autres produits que les fidèles faisaient don et, souvent, ils les rachetaient. Étant donné que la totalité des biens n'était pas achetée, que ce soit par les propres offrandes ou par d'autres personnes, les confrères négocièrent avec les commerçants pour écouler au plus vite les produits.

D'autre part, le grand nombre de pèlerins a transformé la paroisse qui a dû se doter d'équipements afin de répondre à l'hébergement des croyants pendant les jours où ils restaient : des tentes vendant de la nourriture et des boissons, des boutiques de commerce, boutique, etc.

En profitant du mouvement des croyants, au début du XIXᵉ siècle, le Sanctuaire vendait une petite image de Notre-Dame, tout en contribuant à la dynamisation de ce qui se faisait déjà autour du Sanctuaire.

C'est en se basant sur ce mouvement produit par le Sanctuaire que la localité a grandi et que l'économie locale s'est dynamisée, tout en produisant un intéressant marché où tout se vendait à bon prix.